

# LES ANSES DE PORT SAINT-PÈRE ET DE PORT SOLIDOR

Port Saint-Père et port Solidor, aujourd'hui deux anses magnifiques,  
ont eu un impressionnant passé industriel et militaire.



De part et d'autre de la tour Solidor, à Saint-Servan, se trouvent ces deux ports : entre la cité d'Aleth et le promontoire de la tour pour le port Saint-Père, et entre ce même promontoire et le parc des Corbières pour le port Solidor.

En 1368 déjà, dans le port Saint-Père, le plus petit, le duc de Bretagne prélevait un droit donnant l'autorisation aux marins de poursuivre leur route vers Saint-Malo.

Dans cette petite anse, il y eut pendant longtemps un chantier naval capable de construire en même temps deux navires de ligne importants,

semblables à *L'Aimable Victoire*, un navire destiné au commerce avec les Indes ayant pour commanditaire un grand armateur malouin.

À partir de 1886, l'anse de port Saint-Père accueille la première station de sauvetage de la région. Elle sera par la suite transférée sur le flanc droit de l'anse (côté Aleth), dit Les Petites Écuellenes, le 8 juillet 1956. À cette date, la station de sauvetage du canot *Le Pourquoi Pas* est inaugurée, avec son hangar à flanc de coteau et son *sleepway* permettant de lancer le canot de sauvetage sur son chariot en une seule opération.

### *Le port Solidor.*



# EXÉCUTIONS PUBLIQUES

## La mort en spectacle

Sous l'Ancien Régime, la justice est d'une cruauté qui stupéfie aujourd'hui.

Gibet, potence, pilori, estrapade, roue, échafaud ou bûcher font partie du quotidien des Parisiens. Les exécutions capitales et les tortures souvent effroyables qui les accompagnent sont des spectacles très courus auxquels assistent même les enfants.

Si les supplices judiciaires préalables à la condamnation se déroulaient dans le secret des murs du Châtelet (voir page 52), l'exécution des peines avait en revanche toujours lieu en public. Le législateur d'Ancien Régime, convaincu que l'éradication des crimes et des délits passait par la mise en spectacle de leur punition, pensait faire ainsi œuvre de pédagogie. À en juger par l'enthousiasme des foules qu'attirait chaque exécution, capitale ou non, on peut douter de l'efficacité de ladite pédagogie...

À l'exception de la flagellation, qui était infligée aussi près que possible du lieu même du méfait, dans la rue ou sur une place voisine, il existait une géographie précise de l'exécution des peines. Le pilori, principalement réservé aux commerçants malhonnêtes, aux faux témoins, aux maquerelles et aux femmes adultères, était situé aux Halles, rue Pirouette, aujourd'hui disparue, qui prolongeait

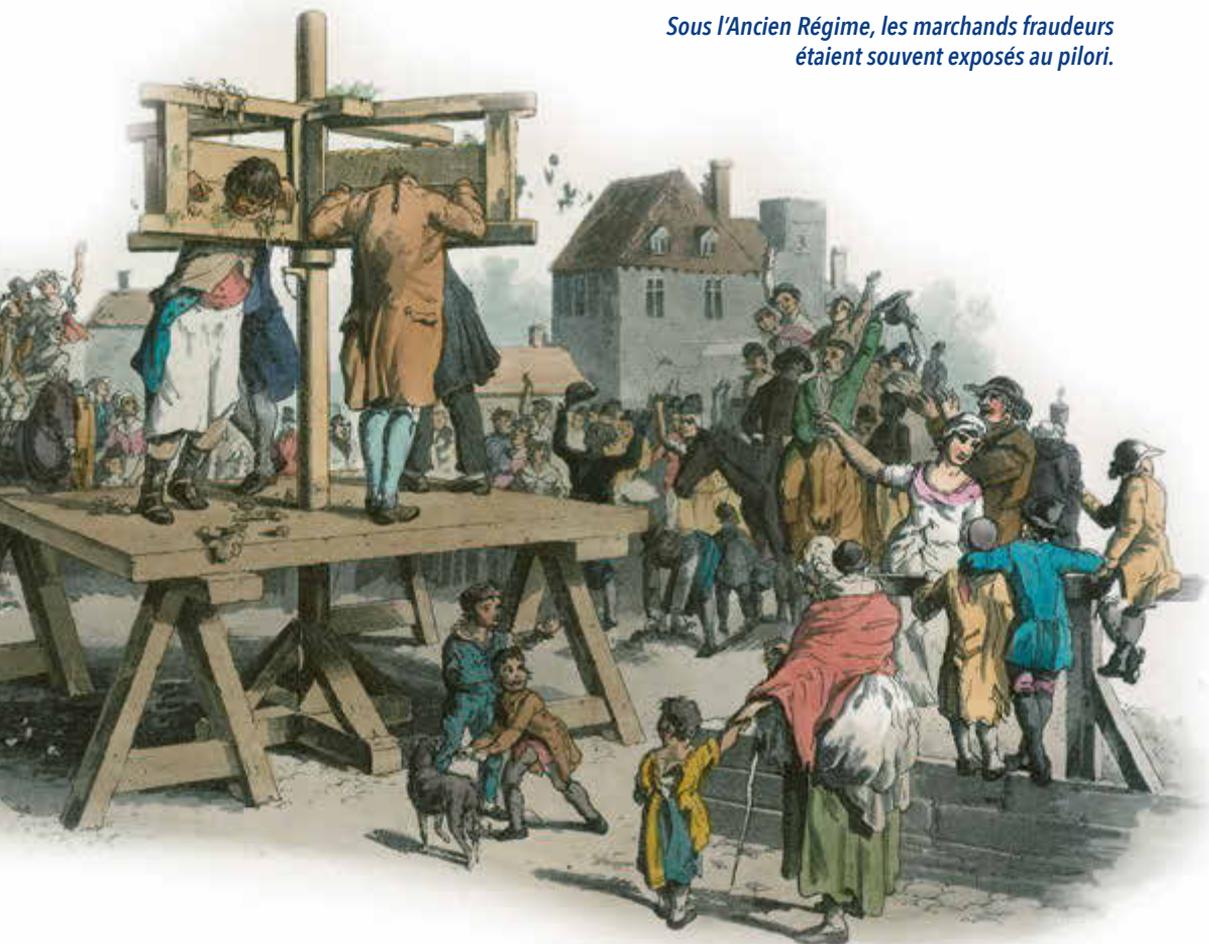


la rue de la Petite-Truanderie jusqu'à l'angle de la rue Rambuteau (voir encadré page 48).

Les exécutions capitales étaient évidemment celles qui rencontraient le plus grand succès populaire, d'autant plus qu'elles étaient généralement agrémentées de supplices divers qui en faisaient un spectacle aux multiples rebondissements. La place de Grève (voir page 88) – aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville –, « meublée » en permanence

d'un gibet, en était le théâtre principal. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, on y fit bouillir vivants les faux-monnayeurs. Si la pendaison des roturiers faisait l'ordinaire de la programmation, la décapitation de nobles et la crémation sur le bûcher des hérétiques, des blasphémateurs et des sorcières, plus rares, étaient des événements très prisés. Infligée aux bandits de grand chemin et aux assassins, la roue attirait des foules immenses.

*Sous l'Ancien Régime, les marchands fraudeurs étaient souvent exposés au pilori.*



# LE LAC DE L'OPÉRA

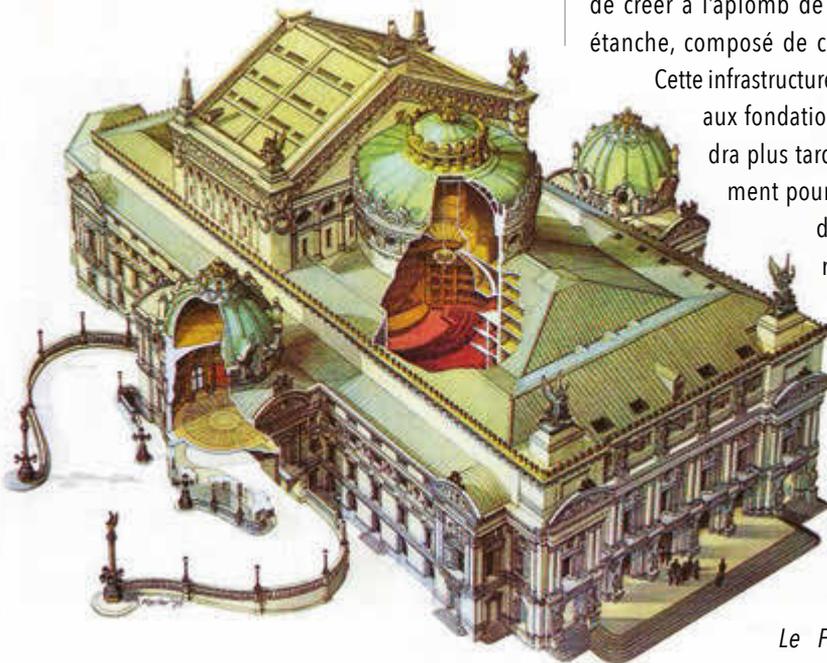
## Les fondements d'un mythe

En sortant lauréat du concours organisé par le baron Haussmann, Charles Garnier n'imaginait sûrement pas devoir bâtir le plus grand théâtre au monde sur un sol gorgé d'eau. Un problème abyssal qu'il réussit à tourner à son avantage, et dont la solution fut à l'origine de troublantes légendes...

Bien avant que les plus belles voix ne fissent chavirer le public du nouvel Opéra commandé par Napoléon III, son architecte dut faire face à un imprévu de taille... Dès les premiers coups de pioche, en 1861, fut mise au jour une nappe phréatique qui faillit tout remettre en question,

et donna naissance à une croyance tenace, celle de l'existence d'un lac souterrain et navigable baignant les fondations du monument... Pour assécher le sous-sol, on mit en œuvre huit pompes à vapeur qui fonctionnèrent nuit et jour durant dix-huit mois, et la décision fut prise de créer à l'aplomb de la scène un réservoir étanche, composé de cuves à double coque.

Cette infrastructure, renfort indispensable aux fondations de l'édifice, deviendra plus tard un bassin d'entraînement pour les sapeurs-pompiers de Paris ainsi qu'une réserve providentielle en cas d'incendie. Mais cette prouesse technique est également à l'origine de nombreux mythes, dont le plus célèbre reste celui exploité par Gaston Leroux en 1910 dans son roman *Le Fantôme de l'Opéra*.



*Dessin de la construction en 1874.*



*Sur les toits de l'Opéra, en 1884. Le mystère est en-dessous...*

C'est derrière les parois du fameux caisson qu'il situe la « chambre des supplices » d'Érik, une créature hideuse responsable de drames parfois inspirés de faits bien réels, comme celui de mai 1896, lorsque la chute sur le public d'un lustre de 20 tonnes fit un mort et de nombreux blessés. Quand, à l'occasion de travaux, fut exhumé un cadavre, les fervents défenseurs de la légende ne manquèrent pas de le déclarer comme étant celui du fantôme. C'est pourtant bien une victime des Versaillais qui fut identifiée, un Communard parmi tant d'autres à qui l'on avait apparemment joué une macabre partition.

## Voix d'outre-tombe

Au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'un des directeurs du Palais Garnier, Pedro Gailhard, visionnaire et très au fait des progrès techniques, décida de conserver dans les sous-sols de l'Opéra les plus illustres voix de son temps en les enregistrant sur rouleaux Edison. C'est ainsi que le 24 décembre 1907 fut enterrée dans des boîtes en plomb celle d'Enrico Caruso, entre autres. Interdiction fut faite de lever les scellés avant cent ans...

# BROU, LE TAJ MAHAL DE LA BRESSE

Bourg-en-Bresse, témoin d'une histoire d'amour royale tragique.

L'édifice est majestueux, à l'image de l'histoire et des protagonistes qui l'ont inspiré... l'histoire d'un amour infini et trop tôt disparu entre Marguerite d'Autriche, née à Bruxelles (1480-1530), et Philibert le Beau né à Pont-d'Ain (1480-1504), duc de Savoie et prince de Piémont. Deux amants de haute et noble

lignée : Marguerite de Habsbourg, archiduchesse d'Autriche et infante d'Espagne, était la petite-fille de Charles le Téméraire et la fille de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> ; Philibert II de Savoie, dit le Beau, fils de Philippe II de Savoie et de Marguerite de Bourbon, passa son enfance à la Cour de France.



*De gauche à droite :  
Philibert II de Savoie,  
Yolande de Savoie,  
sa première épouse,  
et Marguerite d'Autriche  
qui devint sa veuve.*



*L'église du monastère royal de Brou abrite des bijoux de la sculpture flamande du <sup>xv</sup>e siècle.*

La princesse était belle, dit-on, et séduisit facilement à 21 ans ce jeune prince charmant, passionné par la vie facile et les plaisirs de la chasse, sa distraction favorite. Leur idylle s'achèvera trois ans plus tard avec la mort de Philibert, à 24 ans, des suites d'un accident lors d'une partie de chasse. En souvenir de leur union passionnée et pour perpétuer cet amour éternel mais sans enfant, la jeune veuve, inconsolable, décida de faire construire l'église mausolée de Brou qui abrite son propre tombeau et ceux de son mari Philibert et de sa mère, Marguerite de Bourbon.

Cet événement mit un point d'arrêt à la vie « matrimoniale » de Marguerite, faite d'amours malheureuses et enjeu de stratégies d'alliances des cours royales. Ainsi, la princesse fut d'abord fiancée très jeune – à 3 ans – au dauphin Charles VII et vécut dix ans à la Cour de France avant d'en être écartée au profit d'Anne de Bretagne. Elle retourna au Pays-Bas afin d'y parachever son éducation, pour trois ans seulement. Car en 1497, à 17 ans, elle fut envoyée en Espagne pour épouser l'infant Jean d'Aragon, fils de Ferdinand et Isabelle les Catholiques.

# L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT SADI CARNOT

Le président de la République est tué par Caserio, un anarchiste italien, dans la ville où s'établirent aussi Ravachol et le chef de la bande à Bonnot.

Ce dimanche 24 juin 1894, le président Sadi Carnot (1837-1894), à l'invitation du D' Antoine Gailleton, maire de Lyon, participe aux cérémonies à l'occasion de l'Exposition universelle coloniale. Dès 18 heures, un banquet réunit 1 000 convives au palais de la Bourse, qui sera suivi par une représentation d'*Andromaque* donnée par la Comédie-Française au Grand-Théâtre.

À 21 heures, *La Marseillaise* retentit quand Sadi Carnot sort de la Bourse pour rejoindre le théâtre par la rue de la République. Il prend place dans un landau décapotable, en compagnie du maire de Lyon et des généraux Borius et Voisin. La foule est dense, quatre cavaliers de la garde républicaine précédant des militaires à cheval s'emploient à libérer le passage. Le Président, qui a ordonné lui-même la manœuvre aux cuirassiers, a décliné une protection rapprochée. À 21 h 15, la calèche venant de la rue Saint-Bonaventure tourne à droite et s'engage lentement dans la rue de la République lorsque se produit un léger et rapide mouvement de foule.



*Sadi Carnot, président de la République française de 1887 à 1894, assassiné rue de la République.*

# Le Petit Journal

TOUS LES JOURS  
Le Petit Journal  
5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ  
Huit pages : CINQ centimes

TOUS LES DIMANCHES  
Le Supplément illustré  
5 Centimes

Cinquante Année

LUNDI 2 JUILLET 1894

Numéro 189



ASSASSINAT DU PRÉSIDENT CARNOT  
LE CRIME